

Apprendre à philosopher avec LA PHILOSOPHIE POLITIQUE

Norbert Lenoir

- À la recherche de la cité parfaite de l'utopie politique aux politiques utopiques
- L'enjeu philosophique de la servitude : la servitude volontaire, une énigme pour la philosophie politique ?
- De la démocratie antique

ellipses



Introduction

« *L'homme est un animal politique* »

Aristote, *La politique* I, 1,
Éditions Vrin, 1982, p. 28

Cette affirmation d'Aristote pourrait être le préambule de toute philosophie politique, c'est-à-dire de toute réflexion qui s'efforce de penser le lien entre l'homme et la politique, ou plus précisément entre les hommes et le pouvoir politique. Penser philosophiquement ce rapport entre l'homme et la politique, c'est affirmer que c'est uniquement dans une cité politique que l'homme peut atteindre son complet développement. C'est la raison pour laquelle Aristote, après avoir écrit que « l'homme est un animal politique », ajoute que « seul l'homme de tous les animaux, possède la parole » (*Ibid.*, p. 29). C'est donc seulement au sein d'une communauté politique que l'homme peut réaliser sa nature d'être agissant. Ainsi l'action humaine atteint sa perfection uniquement dans l'espace politique d'une cité. Agir c'est pouvoir relier différentes actions individuelles dans le but de créer un bien commun. Alors, un homme ne réalise complètement sa nature pratique qu'en liant son action aux actions d'autres agents. Et ce lien s'opère par la parole : parler c'est signifier par le dialogue avec d'autres un bien commun. Nous touchons, alors, avec cette notion du bien commun une

interrogation proprement philosophique du politique. À l'aide de cette notion, la politique n'est pas déterminée par une justification minimale – l'homme seul ne pourrait pas survivre et pour subvenir à ses besoins il doit se regrouper en société – mais elle est reliée à la fin la plus élevée le bien vivre en réalisant un bien commun. C'est pour cela qu'Aristote écrit : « le but de la cité n'est pas de vivre mais de bien vivre » (*Ibid.*, p. 27). Nous comprenons alors que la philosophie développe un mode d'enquête particulier sur le politique : pour elle, il ne suffit pas de penser aux différents pouvoirs et aux différentes façons de les agencer. En effet, les questions, faut-il donner plus de pouvoir aux assemblées ? ou, faut-il limiter le nombre de mandats politiques pour un élu ? ou, encore que nous est-il permis d'espérer dans une démocratie dite représentative ? sont certes des questions intéressantes mais des questions secondaires. Secondaires car l'enjeu pour une philosophie politique, c'est certes une interrogation sur la nature du pouvoir à travers son organisation, mais c'est surtout l'effet de cette organisation sur l'action humaine. En langage aristotélicien la question devient : telle organisation du pouvoir permet-elle aux hommes d'agir de façon concertée, c'est-à-dire de produire le bien commun ?

C'est la raison pour laquelle il nous faut encore affiner la différence entre l'interrogation proprement philosophique de la politique et celle d'autres modes de réflexion du politique comme la science politique. Posons alors cette question : en quoi la réflexion politique menée par la philosophie est-elle précisément politique ? Cette question ne signifie évidemment pas que la science politique ne développe pas une réflexion politique. Mais cela signifie que l'interrogation sur la nature de la politique est radicalement différente. Si on peut accorder que toute réflexion politique se pose ou se posera la question du pouvoir, il ne s'agit cependant pas du même pouvoir pour la philosophie politique et pour la science politique. En effet, la science

politique s'intéresse aux pouvoirs constitués, c'est-à-dire aux pouvoirs existants et à leur poids dans la vie politique contemporaine. Elle analyse les différences entre un régime parlementaire et un régime présidentiel au sein de nos gouvernements représentatifs ou elle se livre à des enquêtes lors de chaque élection sur la sociologie des électeurs qui ont voté pour tel ou tel candidat ou tel ou tel parti. Ainsi, la science politique veut établir une cartographie précise du jeu institutionnel des pouvoirs constitués. Ces analyses, tout à fait nécessaires, nous permettent de comprendre les forces politiques en présence ainsi que la sociologie du corps électoral.

En revanche, la philosophie tend à délaissier la réflexion sur les pouvoirs constitués pour s'interroger sur le pouvoir constituant. Ce pouvoir est celui qui est à l'origine de la politique, c'est celui qui crée les différentes institutions nécessaires au « bien vivre ». Alors dans l'expression « philosophie politique », le mot politique n'est pas seulement un objet d'étude donné par les différentes institutions que l'histoire des hommes ont créées, mais le sujet même, c'est-à-dire la manifestation même de la puissance de l'homme de faire de la politique, de créer un espace politique avec d'autres. Ce sujet politique est alors porté par un désir de faire une communauté réellement politique. Nous retrouvons alors notre phrase de « l'homme comme animal politique » qui signifie désormais, l'homme comme puissance de créer pleinement du politique en politisant la société, en politisant sa vie quotidienne à partir du bien vivre. Et c'est cette puissance de politisation activée par les hommes qui a créé l'espace du politique proprement dit.

Pour donner encore plus de relief à cette définition de la philosophie politique, nous donnerons écho à cette phrase de Léo Strauss : toute action politique « cherche soit à conserver soit à changer » (*Qu'est-ce que la philosophie politique ?*, Éditions PUF, 1992, p. 15). Le point commun

de ces deux actions c'est qu'elles sont tournées vers la réalisation du meilleur. En effet si l'on souhaite conserver un régime politique c'est qu'on le considère comme le meilleur et si, en revanche, nous voulons le changer nous espérons que cette transformation conduira à la réalisation d'un meilleur régime politique. Toute action politique semble orientée vers la réalisation du meilleur, mais encore faut-il connaître ce qu'est le meilleur régime. Et c'est là que la philosophie politique entre en scène. La philosophie s'est donnée comme ambition de déterminer ce que Platon appelait la *Callipolis*, la belle cité, la cité parfaite.

Alors nous comprenons que le pouvoir constituant du politique peut être incarné par le philosophe lui-même, ce navigateur de l'imaginaire utopique qui souhaite créer, par la seule puissance du langage, une cité préservée de l'injustice. Le philosophe politique, qui se veut l'héritier de Platon, manifestera, par la puissance des mots, un pouvoir constituant, celui de créer une nouvelle cité, un nouveau temps et un nouvel espace pour l'action des hommes. C'est la raison pour laquelle nous commencerons notre définition de la philosophie politique par une présentation de penseurs utopiques, comme Platon, Thomas More, Campanella, ou encore Fourier, philosophes qui ont exercé par la puissance de leur pensée, un pouvoir constituant leur permettant de dessiner le cadre de sociétés radicalement nouvelles comme la *Callipolis* ou l'île d'*Utopia* ou encore *La Cité du Soleil* et enfin « Le Phalanstère. » L'intérêt d'une réflexion sur ces différentes figures de l'utopie nous permettra de sortir d'une critique trop plate de l'utopie qui, en la rangeant dans une pensée de l'impossible et par conséquent de l'inutile, nous permettrait de valoriser la seule pensée politique qui vaille : celle de la réalité et de la normalité. La haine de l'utopie qui sévit de nos jours, outre qu'elle laisse pressentir le manque d'imagination qui nous affecte, dénature le pouvoir constituant du

politique lui-même. Car l'authentique politique, à travers la manifestation de son pouvoir constituant, n'est-elle pas l'interruption de la normalité ?

Mais cette interruption de la normalité par la manifestation d'un pouvoir constituant peut apparaître dans l'histoire réelle et non pas seulement par la seule puissance de l'imagination. Le peuple, ou une partie du peuple peut assumer le rôle d'un pouvoir constituant. Nous en donnerons, dans cet ouvrage, deux exemples à des siècles d'intervalles avec les pensées de Machiavel et de Marx. Le premier montrera la puissance constituante du peuple qui imposera dans la Rome antique un nouveau pouvoir, le Tribunat, qui deviendra l'organe de la voix populaire. Le second se livrera à une analyse de la Commune de Paris de 1871 comme un moment de constitution d'une authentique démocratie. Alors en replaçant ce pouvoir constituant dans l'histoire réelle des peuples, la philosophie politique devient une pensée de l'émancipation : la liberté politique se conçoit comme naissant en permanence contre toutes les entreprises de domination politique.

C'est la raison pour laquelle la philosophie politique ne s'est pas toujours focalisée sur l'interrogation du régime parfait et sur l'émergence du pouvoir constituant figuré par le peuple. La philosophie politique s'est donc proposé d'autres objets d'études dont certains ont pris le contre-pied de la philosophie de Platon : réfléchir non pas sur le meilleur régime politique possible mais le pire. C'est la question que posera La Boétie : comment est-il possible, non pas qu'il existe des tyrannies, mais que les hommes puissent abandonner délibérément leur désir de la liberté pour celui de la servitude ? Alors, il nous faut compléter notre définition de la philosophie politique. Elle ne réfléchit pas seulement sur la nature du pouvoir constituant mais aussi sur les différentes causes de la domination. Une philosophie politique conséquente tentera même de tenir

les deux bouts de la chaîne réflexive : analyser le pouvoir constituant comme énergie politique émancipatrice et comprendre les causes de la domination politique. Tenir véritablement ces deux bouts, c'est les comprendre dans un lien dialectique en permanente mutation : l'énergie émancipatrice peut se scléroser et devenir les nouvelles conditions de servitude et sans réflexion sur les conditions de l'émancipation, les hommes risquent de céder aux douces musiques de l'impuissance politique. L'analyse des conditions nouvelles de l'émancipation et de la servitude passe par une réflexion des régimes totalitaires comme réalisation du mal politique radical et des conditions modernes de la démocratie. C'est la raison pour laquelle nous développerons les pensées puissantes de Rousseau et de Tocqueville sur la démocratie car elles nous montrent toutes deux, de façon différente, que la démocratie moderne du fait de son caractère représentatif pose des problèmes inédits voire des impasses problématiques par rapport à la démocratie directe de l'Antiquité. Concernant le totalitarisme comme destruction de la dimension politique par excellence, nous nous intéresserons aux pensées d'Hannah Arendt et de Claude Lefort qui démontrent que ce système politique n'a rien à voir avec une tyrannie dotée d'une puissance unimaginable, mais d'un régime pourvu d'une logique inédite et monstrueuse du pouvoir.

La philosophie politique ne se limite donc pas à être une interprétation de la vie politique à travers ses différentes institutions relevant du pouvoir constitué, mais elle postule que pour comprendre les pouvoirs constitués, il faut les ramener à la manifestation du pouvoir constituant soit comme puissance de l'imagination utopique soit comme la puissance réelle du peuple désirant s'émanciper de la logique des pouvoirs institués. Mais être une philosophie politique de l'émancipation ne rend pas aveugle aux différentes causes de la servitude, bien au contraire, car elle les replace dans ce mouvement dialectique qui s'effectue

entre les pouvoirs constitués, qui tendent à pétrifier le pouvoir constituant et émancipateur du peuple, et le pouvoir constituant qui essaie de produire des brèches historiques pour fluidifier la mobilité du pouvoir. Réfléchir philosophiquement à la politique c'est donc aussi penser les situations qui empêchent ou qui favorisent l'émergence réelle du pouvoir constituant qui se présente toujours et seulement comme une action collective d'un peuple en phase de constitution.

Alors, en distinguant la façon qu'ont la philosophie politique et la science politique d'interroger la politique, nous avons bien deux regards opposés sur la politique. Le but de la philosophie politique est de bouleverser la représentation commune et traditionnelle de la politique en tant qu'organisation d'une société bien ordonnée, parvenue à la concorde grâce au génie de ses pouvoirs constitués. La philosophie met au jour une autre strate du politique à travers le pouvoir constituant comme pouvoir générateur d'une communauté répondant à la domination politique. Mais à son tour cette philosophie politique se dédouble. Avec le geste utopique, surtout celui de Platon, la philosophie pense pouvoir créer une communauté enfin en accord total avec elle-même. Mais avec Machiavel, l'un des grands penseurs du pouvoir constituant populaire, cette communauté est bien utopique, utopique dans son sens premier, elle est nulle part, elle n'advient jamais dans l'espace et le temps des hommes. Pourquoi ? Pour cette simple et profonde raison : une société ne sera jamais réconciliée avec elle-même car le conflit entre les différentes classes sociales ne prendra jamais fin. Il pense donc le conflit comme étant consubstantiel à la politique et par conséquent comme étant non susceptible d'être surmonté par la création d'une société parfaite. Alors s'inscrire dans la filiation de la pensée de Machiavel c'est assumer cette originalité dans l'évaluation du conflit en politique : loin de postuler que le conflit est le signe du

mal en politique et qu'il est appelé à être vaincu dans une société enfin réconciliée, il faut oser admettre que le conflit est irréductiblement politique car il est la condition même de la liberté. La loi favorable à la liberté n'est plus l'œuvre d'un sage législateur qui se tient à l'écart des passions tumultueuses, mais elle naît au sein même du conflit, elle naît quand le peuple a les capacités politiques de répondre et de s'opposer à ce qu'il juge être les nouvelles conditions de sa servitude.

Alors au lieu de croire que le conflit sera un jour ou l'autre résorbé par une bonne organisation du pouvoir, il faut bien plutôt aménager l'espace politique pour l'accueillir et pour qu'il puisse déboucher sur des avancées démocratiques. Précisément le cauchemar totalitaire est bien une tentative anti-machiavélienne du politique : le totalitarisme a bien voulu créer une société lisse, sans conflit, par la terreur et l'extermination. Ainsi si la philosophie politique se veut une pensée de l'émancipation et du « bien vivre » en réfléchissant aux causes de la domination, il faudra faire un choix : soit penser qu'il est possible de faire disparaître les causes de la domination politique soit penser cette impossibilité. Mais penser cette impossibilité ne doit pas conduire ni à une résignation ni à un pessimisme politique mais à une pensée des conditions aigues de la liberté. Cette pensée postule que, si les conditions de la liberté et de l'égalité peuvent se retourner en leur contraire, le peuple conserve toujours la possibilité de réactiver sa puissance constituante contre des conditions liberticides et inégalitaires. Nous verrons que cette idée traverse les pensées aussi différentes que celle Machiavel, Marx, Hannah Arendt et Claude Lefort.